

Essais étrangers

Number 54, December 1993, January–February 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19546ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1993). Review of [Essais étrangers]. *Nuit blanche*, (54), 65–73.

PARENTS AU SINGULIER MONOPARENTALITÉS: ÉCHEC OU DÉFI?

Sous la dir. de
Dominique Favre
et d'Alain Savet
Série «Mutations»,
Autrement, 1993,
220 p.; 34,95 \$

Parents au singulier, essai collectif rédigé sous la direction de Dominique Favre et d'Alain Savet, se veut un tour d'horizon et une tentative de démythification du phénomène sans cesse croissant des familles monoparentales à l'intérieur de nos sociétés. Première démythification, un bref historique des différents termes employés pour désigner une femme vivant seule avec ses enfants: «la concubine du seigneur», «la fille mère», «la fille séduite» ou «la mère célibataire». Quoi qu'en pensent certains, le phénomène n'est pas nouveau... La démythification, se poursuit par une constatation: «Le modèle monoparental s'inscrit de fait par rapport à un modèle dominant, celui des familles biparentales adultes et — on serait tenté de l'écrire — occidentales bien nourries, paré pour les besoins de la cause de toutes les vertus».

On insiste par la suite sur un autre aspect: si la monoparentalité n'est pas récente, elle ne représente pas non plus un phénomène homogène. En fait, le terme de «familles monoparentales» place dans la même «case» des réalités si multiples — selon, entre autres, le sexe, le milieu social et la trajectoire individuelle du parent — qu'il devient difficile pour les sociologues et les statisticiens de faire leur travail convenablement à partir de cette seule catégorie.

Les auteurs de *Parents au singulier* «élargissent» en quelque sorte la catégorie de «familles monoparentales» et présentent les différentes approches selon lesquelles le sujet a été abordé: sociologie, droit, théologie, mais surtout psychologie et psychiatrie.



Malheureusement, si l'ouvrage présente un intérêt certain pour ceux et celles qui étudient la monoparentalité, les lecteurs du Québec (et de partout hors de la France) chercheront en vain ne serait-ce qu'un chiffre qui reflète la réalité de leur société...

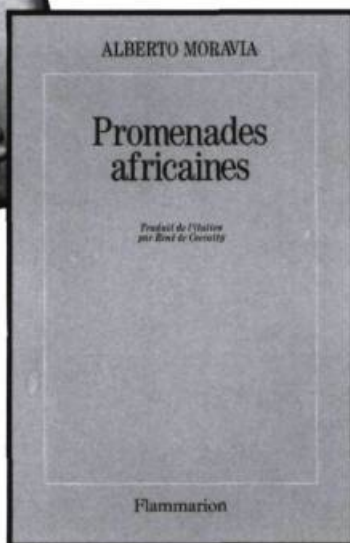
Marie-Claude Huot

PROMENADES AFRICAINES Alberto Moravia Flammarion, 1993, 216 p.; 29,95 \$

Alberto Moravia est né en 1907. Quand il se lance dans l'expédition dont il fera le récit dans *Promenades africaines*, nous sommes en 1983-1984. En dépit de son âge (il a plus de 75 ans!), Alberto Moravia n'hésite pas à sillonner des pays où les mouches tsé-tsé et les serpents se rencontrent plus fréquemment que les lits et les bons repas. Faisant fi du confort, c'est avec un enthousiasme rafraîchissant et quasi juvénile qu'il note ses réflexions. Il s'intéresse à tout, donnant ainsi dans ce recueil foisonnant une bonne vue d'ensemble des pays qu'il visite. Cependant, malgré le talent de l'observateur, ce n'est pas tant le contenu qui retient; le plaisir réside plutôt dans la beauté de l'écriture, dans la poésie des

descriptions et dans la sensibilité qui s'exprime. Notons toutefois de nombreux passages qui suscitent une réflexion en profondeur: sur l'Éden, sur les rapprochements entre humains et animaux, sur le colonialisme. Le grand érudit qu'est Alberto Moravia fait souvent référence à des œuvres littéraires: il citera Edgar Allan Poe, Ernest Hemingway, Louis-Ferdinand Céline, Eugène Ionesco et bien d'autres. Dans ses *Promenades africaines*, Alberto Moravia fait preuve d'un savoir étonnant sur l'Afrique, l'Afrique des mythes surtout, avec ses croyances et ses coutumes, qui exerce sur lui un attrait évident. Attrait qu'il nuance par quelques traits d'ironie: «Nous fiant à des indications typiquement africaines, c'est-à-dire erronées [...]». C'est cependant avec une grande tendresse, servie par une savante poésie, que l'auteur parle de l'Afrique.

Martine Latulippe



LA TRADITION CACHÉE

Hannah Arendt
Trad. de l'allemand
et de l'anglais
par Sylvie Courtine-Denamy
Christian Bourgois, 1993,
256 p.; 22,50 \$

Les textes rassemblés ici sont parus à l'origine entre 1932 et 1948, période charnière dans la vie de l'auteur. Avant 1939, ils sont d'une théoricienne philosophe de la politique. Au temps de la guerre, plus engagés, ils sont ceux d'une femme décidée à agir, à entrer dans le monde non plus seulement pour l'analyser, mais également pour le transformer. Les textes d'après-guerre prennent la forme que leur connaissent ceux qui ont fréquenté l'œuvre, notamment la *Crise de la culture* ou la trilogie sur le totalitarisme. Hannah Arendt la politologue cherche à expliquer l'inexplicable, à dire l'indicible, à comprendre l'holocauste. Pour que ça ne se reproduise plus jamais.

La tradition cachée porte sur les juifs, parmi eux des parvenus, les Rockefeller et cie, et des parias, des marginaux et des juifs d'exception, comme Kafka et tant d'autres piliers de la culture occidentale. Pour Hannah Arendt, la période de 1932 à 1948 a consacré la fin de ces figures traditionnelles. Elle plaide pour l'existence pleine et entière du peuple juif et pour son insertion parmi les autres peuples, ni le meilleur ni le pire.

Un entretien accordé en 1963, à une chaîne de télévision allemande, termine le livre. L'auteur s'y raconte, expliquant comment elle vécut les événements de cette période de 1932 à 1948. Intéressant pour ce qu'il ajoute à notre connaissance de l'écrivaine et du peuple juif, le livre est aussi fascinant pour les perspectives qu'il ouvre à l'humanité dans le monde d'aujourd'hui.

Robert Beauregard

RENÉ DAUMAL sous la dir. de Pascal Sigoda L'Âge d'Homme, 1993, 102 p.; 72,95 \$

Ceux qui ne connaîtraient pas encore René Daumal seront sans doute convaincus de sa nécessité en notre très basse époque par cette phrase d'Henri Thomas: «C'est une des seules œuvres contemporaines qui laisse une énigme capable de rester vivante, qui ne sera jamais éteinte.» ▶

L'univers des médias nous a conditionnés à nous attacher à des événements sans importance qui ne trouvent leur légitimité que dans les illusions qu'ils véhiculent. Mais un moment vient où nous devons plonger dans l'inconnu radical. Ainsi, pour aborder René Daumal, qui ne fut pas un auteur obscur ou ésotérique s'amusant à formuler des devinettes métaphysiques, il faut avoir le courage de faire face à la seule énigme qui vaille d'être laissée irrésolue: la Mort. Tout le reste n'est que littérature...

En parcourant ce dossier, ces études, qui explorent les voies parcourues par René Daumal pour atteindre l'indicible, on découvre un homme mû par une tension existentielle qui s'attaque constamment à la représentation. Qu'il pratique l'hypnose, poursuive des recherches sur le «sens paroptique» de l'homme ou des études sur la grammaire sanskrite, jamais il ne cesse de combattre l'aliénation pour, souligne J.-L. Accarias, percevoir le faux en lui. Mais les errements sont ici essentiels. Ainsi, P. van den Broeck montre que la vision daumalienne de la pataphysique, pour courageuse qu'elle soit, propage une erreur fondamentale en partant du principe que la pensée est un instrument utile pour saisir l'au-delà. C'est donc moins dans cette étude fort peu convaincante de 1929 que dans ses œuvres majeures que René Daumal se mesure à la «suprême instance».

De la poésie blanche à laquelle il visait, un enseignement demeure, aujourd'hui plus essentiel que jamais: on ne saurait parvenir au silence sans danger. À ceux qui jouissent de la «bâbelisation occidentale», les collaborateurs et collaboratrices de ce superbe dossier rappellent chacun à leur façon que la communication ne passe pas par les mots et par les images. Atteindre le réel, c'est plutôt, pour paraphraser René Daumal, désirer, devenir... et vivre.

Michel Peterson

**PARADOXES TERMINAUX
LES ROMANS
DE MILAN KUNDERA
Maria Nemcova Banerjee
Trad. de l'anglais
par Nadia Akrouf
Gallimard, 1993,
385 p.; 49,95 \$**

Le titre de cet important essai renvoie textuellement à la façon dont Milan Kundera définit la période dans laquelle nous vivons, époque dont sont pétris ses personnages. La réflexion est ainsi placée sous le signe de l'hommage, ce qui ne contribue pas à simplifier la tâche de l'essayiste. Heureusement, Maria N. Banerjee n'aborde pas l'œuvre avec la mécanique compliquée d'une grille d'analyse rigide truffée de néologismes hermétiques. Sa «méthode», pour le moins éclectique, qui emprunte à l'histoire littéraire comme à celle des idées, propose une lecture souple qui témoigne d'une culture cosmopolite et laisse une large place aux idées mêmes de l'auteur tchèque sur l'art du roman.

«À chacun des tours de roue du Temps destructeur, le roman était là pour baliser de nouveaux territoires sur la carte imaginaire des possibilités humaines.» C'est de cette façon que Maria N. Banerjee résume avec jus-

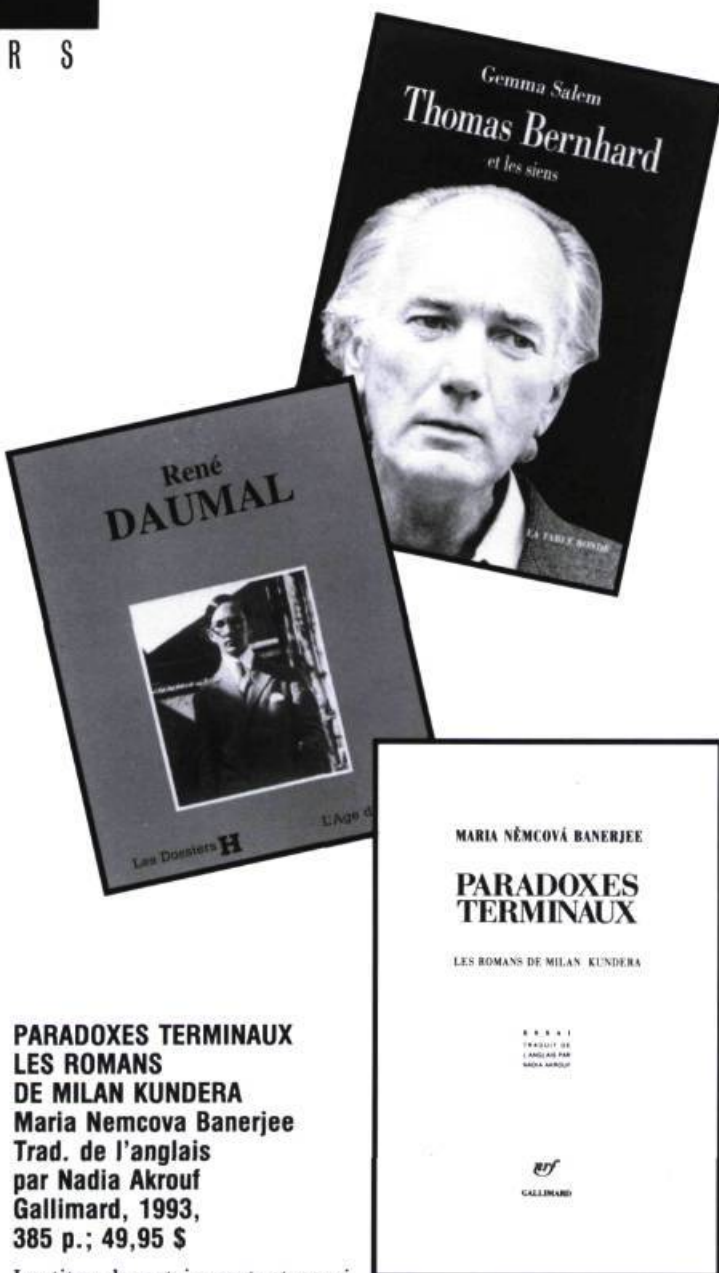
tesse comment Milan Kundera conçoit le rôle du roman, en s'appuyant sur quelques jalons chers au romancier, depuis Rabelais et Cervantes jusqu'à Kafka, en passant par Goethe et Tolstoï. Ainsi considère-t-elle les romans de Milan Kundera liés à l'époque dans laquelle ils s'inscrivent; chacun d'eux, objet d'un chapitre, est rattaché à un événement de l'histoire récente de l'Europe centrale, qu'il faut peut-être connaître à fond pour apprécier *Paradoxes terminaux* à sa juste valeur (ce qui n'était malheureusement pas mon cas). Quoi qu'il en soit, l'écriture est au-dessus de tout reproche et certains passages, notamment le chapitre consacré à *La valse aux adieux*, convainquent que la critique littéraire, ce peut être aussi de la littérature.

Hélène Gaudreau

**THOMAS BERNHARD
ET LES SIENS
Gemma Salem
La Table Ronde, 1993,
223 p.; 34,95 \$**

La bibliographie de l'étude de B. Sorg sur Thomas Bernhard (*Kritisches Lexikon zur deutschsprachigen Gegenwartsliteratur*, vol. 1, 1990) fait état de 369 études, articles, livres en langue allemande. Ils concernent tous l'écrivain autrichien. Avec l'engouement que connaît Bernhard à l'extérieur des territoires de langue allemande, et si l'on juge d'après ce livre de Gemma Salem, la liste risque de s'allonger considérablement. *Thomas Bernhard et les siens* présente des témoignages, du plus sublime au plus trivial: de Claus Peymann, metteur en scène fétiche de Bernhard au théâtre de la *Burg* (Vienne), à Jean-Alain Tremblay (Chicoutimi), en passant par le réceptionniste de l'hôtel viennois *Mariahilfe*, une vendeuse de fruits, un garagiste. Toutes et tous ont connu le grand écrivain, ou prétendent l'avoir connu. Reviennent souvent des termes comme «génie, génial, admiration, incompréhension, fin tragique». Certains témoins ne cachent pas leur agacement devant cet homme «rébarbatif, désagréable, terriblement intelligent, mais arrogant, toujours en colère». Ces douzaines de textes font penser à autant d'offrandes sur un autel devant lequel il fait bon se rassembler pour prier ensemble. Si Bernhard a déjà fait l'objet de tant d'études, pourquoi lui consacrer un livre entier qui tente de relever des traces de sa personnalité?

Mais c'est parce que Bernhard est — a été et sera encore — une *star*: plus il tente de se dérober, plus le public semble vouloir savoir qui se cache derrière ces livres à la prose rugueuse, ces pièces de théâtre qui ont presque invariablement fait l'objet de controverses allant jusqu'au scandale au théâtre de la *Burg*, la scène la plus renommée d'Autriche et la plus passionnément aimée des Viennois. En effet, Bernhard aura été copieusement conspué dans son pays natal, qu'il n'arrêtait pas de critiquer amèrement et dont il a été une conscience incorruptible. (Les autres consciences, non moins combattues, sont Peter Handke et Elfriede Jelinek, dont le trajet se compare en toutes lettres à celui de Thomas



Bernhard. Leur succès ne s'est avéré qu'après des années de combat avec l'establishment viennois. Désormais, ils sont des incontournables.)

Mais le fait d'être une *star* n'explique pas à lui seul l'engouement de l'intelligentsia, qui reste fidèle à la mémoire et à l'œuvre de Bernhard. Dans son introduction, Gemma Salem ne recule pas devant un aveu chargé d'émotion : « Depuis qu'il était mort, je voulais mourir aussi et parler de lui était le moyen de supporter la vie, surmonter l'inconcevable malheur qui chaque matin au réveil me faisait éclater en sanglots et me tenait repliée le reste du temps sur lui. Il y avait des années que Thomas Bernhard était au centre de ma vie [...] Qu'on l'aime ou qu'on le déteste, on s'intéresse à lui ». Gemma Salem lui avait adressé une lettre sous forme de livre, *Lettre à l'hermite autrichien* (où le mot *hermite* se réfère au neuvième majeur du Tarot, père juste et bon), lettre à laquelle Bernhard n'a jamais répondu. C'est donc pour reconstituer son Bernhard et pour surmonter sa tristesse que Gemma Salem a entrepris ce pèlerinage, la reconstruction du personnage qu'elle n'a pu rencontrer que pendant une petite demi-heure à la fin de sa vie.

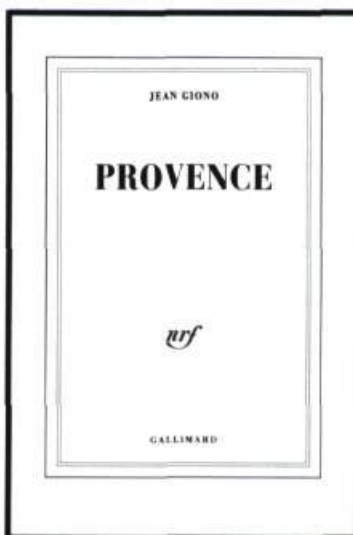
Quête personnelle, d'abord, mais qui retrace dans le miroir des autres les grands thèmes de l'œuvre de Bernhard : la naissance, catastrophe originelle, la vie comme maladie, la monomanie des héros romanesques préfigurée dans le personnage de l'écrivain, le grotesque comme partie intégrante du monde de l'art, la mort comme seule échappatoire. S'y exprime la fidélité de Bernhard envers le philosophe Ludwig Wittgenstein : il retrace l'amour et la haine que ce dernier a pu porter à l'Autriche, l'incompréhension de son œuvre dans son pays natal, sa pensée radicale et incorruptible, la reconnaissance par l'étranger avant celle obtenue chez lui — une carrière en tous points parallèle à celle de Bernhard. Semble s'y dessiner un schéma qui s'appliquerait aux meilleurs penseurs autrichiens : ils ne seront prophètes dans leur pays qu'après une longue lutte, ou encore après leur mort.

Il se dégage de la lecture de la plupart des témoignages recueillis par Gemma Salem un thème commun, celui de l'auteur : Bernhard leur manque

cruellement, sa mort est ressentie comme une injustice flagrante. Mais Gemma Salem a également reproduit une entrevue avec Gerhard et Maja Lampersberg, qui ont intenté un procès contre Bernhard lors de la parution de *Des arbres à abattre*, où Lampersberg se reconnaissait dans le personnage d'Auersberg, un compositeur dans la lignée de Webern. Lampersberg avait réussi à obtenir l'interdiction temporaire du livre en Autriche, ce qui le rendait encore plus célèbre partout ailleurs et jetait une lumière douteuse sur l'attitude de l'État envers un de ses écrivains les plus reconnus dans le monde. Et, bien que le compositeur Lampersberg ait publié, depuis la mort de Thomas Bernhard, deux livres de poèmes en hommage à son adversaire, dans l'entrevue il est incapable de cacher son animosité, sa mesquinerie face à un homme qui l'avait, selon lui, ridiculisé.

Cette fascination exercée par une œuvre exceptionnelle et vaste, tant du côté du roman que du théâtre, se reflète tout au long du livre de Gemma Salem. L'œuvre cache sous le manteau d'une langue froide et mesurée une logique qui ne laisse plus de voies d'issue aux angoisses du lecteur. S'ajoute le charme de la *star*, et peut-être bien le testament de Bernhard, auquel il aurait été important, pour une meilleure compréhension de sa personnalité, de faire au moins une brève allusion. En effet, l'écrivain avait pris deux dispositions importantes : la première est une charge terrible contre sa patrie, puisqu'il interdit toute représentation, tout récital, toute nouvelle impression d'une de ses œuvres en Autriche, pour une période de soixante-dix ans (une aubaine pour son éditeur allemand). La deuxième interdit, en Autriche comme ailleurs, toute publication d'une œuvre inédite encore (incluant lettres et versions d'œuvres antérieures). Ce qui veut dire non seulement que Bernhard punit sévèrement son pays natal, mais qu'il empêche toute recherche visant à mieux comprendre ses textes parus. Le livre de Gemma Salem tente d'apporter une lumière nouvelle (et passionnée) sur la personne qu'a été Thomas Bernhard, contradictoire, brillant, austère, drôle, énigmatique. Il faut la remercier pour cette entreprise.

Hans-Jürgen Greif



PROVENCE
Jean Giono
Gallimard, 1993,
300 p. ; 29,95 \$

Celui qui se vantait en 1933 de bien connaître le cœur de la Haute-Provence s'en est défendu à quelques reprises par la suite affirmant alors qu'au contraire il ne connaissait pas ce lieu où il a pourtant passé toute sa vie. En vieillissant Jean Giono devient modeste, disponible ; sans naïveté aucune, il a ainsi pu porter un regard neuf sur son pays.

Provence, c'est trente-trois textes dont l'écriture s'étend sur trente-trois années. Riches en descriptions des moindres vallées, coteaux, routes et hameaux des Haute et Basse-Provence, ces textes racontent un même pays, mais avec des couleurs toujours différentes. Lire *Provence*, c'est donc parcourir un itinéraire rempli d'imprévu. C'est accompagner un marcheur qui prend le temps de s'arrêter au détour d'un chemin pour découvrir des merveilles là où le passant affairé ne voit rien du tout. C'est se laisser envoûter littéralement par un écrivain qui sait goûter toutes les richesses de la vie.

Lire *Provence*, c'est partir à la rencontre de gens bien enracinés dans les terres alpines. En cours de route on se régale de passages comme celui dans lequel Jean Giono se remémore le début du siècle avec un chauvinisme délicieux : « Marseille est la seule ville au monde où les cireurs avaient une poudre spéciale pour faire 'craquer' la chaussure ». L'écrivain déplore bien sûr que le secret se soit perdu, mais la disparition des boutiques de cireurs, qu'il nomme « salons de conversation », le chagrine bien davantage. Sentiment qu'il nous fait partager

comme celui de ressentir avec lui l'impossibilité d'assister à la feuillaison des chênes, ou la fierté du Provençal qui croit que son pays vaincra l'industrie qui l'envahit petit à petit. Vision du monde personnelle dont la nostalgie rejoint tous ceux qui voient quelque coin d'un pays aimé menacé de perdre sa beauté.

Sylvie Beaupré

LE CINQUIÈME RÊVE LE DAUPHIN, L'HOMME, L'ÉVOLUTION

Patrice Van Eersel
Grasset, 1993, 350 p. ; 39,95 \$

Pourquoi un « cinquième » rêve ? Réponse en forme de truisme : parce que quatre autres ont précédé celui-ci. L'obscurité, explique Patrice Van Eersel, a rêvé la lumière, et la couleur est née. La couleur a rêvé de matière, « qui s'est accomplie dans le cristal ». Le cristal a rêvé de l'herbe et l'arbre en a résulté. L'arbre, lui, aurait rêvé le ver de terre, et le dauphin couronna ce rêve. Van Eersel écrit la suite : le dauphin a rêvé l'homme « et l'homme s'accomplit dans... dans quoi? ».

Imprévisible et fascinant, le cheminement de Patrice Van Eersel ne « ferme » pas les questions. Bien au contraire. Si, en effet, il excelle à tirer de tout des questions pénétrantes, il montre un véritable génie à les laisser courir sur leur erre. Curieux, il admet que nous le soyons. Il débute le mystère, le déploie, jongle avec des hypothèses, puis il nous laisse aux plaisirs ainsi renouvelés de notre propre cogitation.

Patrice Van Eersel, par exemple, analyse la parenté des dauphins avec l'homme, les étonnantes réactions de bébés nés lors d'accouchements pratiqués sous l'eau, la psychologie du plongeur qui descend sans équipement à plus de cent mètres de profondeur. Ou encore il révisé le darwinisme à la lumière de l'ADN et des bactéries. Un pas encore et il sera avec les *bionnautes* dans la biosphère artificielle. Puis...

Tout ce que vous vouliez discuter avec un bon vulgarisateur un peu *parti*, Patrice Van Eersel l'offre. On peut d'ailleurs s'abandonner : Patrice Van Eersel est éclectique, oui, mais renseigné et jamais doctrinaire.

Laurent Laplante

**LE DÉSIR DE LA VIERGE
HÉRODIADÉ CHEZ MALLARMÉ**
Monic Robillard
Droz, 1993, 221 p.; *

Mallarmé l'obscur. La célèbre formule de Charles Mauron, malgré la qualité de son analyse, a plutôt mal servi l'œuvre du poète. L'ignorance aidant, Stéphane Mallarmé, comme Paul Valéry et René Char, s'est vu rejeté dans le paradis de l'illisible sous prétexte de préciosité malsaine. On lui opposera des poètes dits *accessibles*: Jacques Prévert, Robert Desnos ou, pourquoi pas? Francis Ponge.

Pourtant, étrange paradoxe, le *Livre* mallarméen est un effort désespéré de composer le réel à même la matérialité du langage. Stéphane Mallarmé tente de dépasser la mort pour faire accéder le monde au vivant le plus pur, soutient Monic Robillard dans un livre extrêmement dense, qui porte essentiellement sur les *Noces d'Hérodiade*, immense poème inachevé de plus de 800 vers qui constitue à ses yeux la matrice de l'œuvre. En s'appuyant sur les travaux de Mélanie Klein, de Nicolas Abraham et de Maria Torok, Monic Robillard propose une minutieuse lecture du texte et de ceux qui s'y rattachent; cette lecture l'amène à situer l'originalité de l'apport mallarméen dans la constitution du «complexe de virginité», lequel remet en cause de façon radicale le complexe de castration à la base de l'Œdipe freudien. La relation établie entre la décapitation de Jean Baptiste et la virginité d'Hérodiade montre que privation du corps et privation de la tête s'engendrent dans un mouvement antagoniste à la fois poétique et génésique qui transforme la mort et le manque en vérités affirmatives. C'est dire que l'œuvre de Mallarmé, loin de constituer une négation du désir, en appelle en fait à la vie et «se laisse lire comme la plus passionnante biographie de la Poésie qui soit». *Hérodiade* trouve ainsi ses sens dans l'inaltérable, parce que la



virginité permet d'«accéder enfin à une positivité» qui conjugue l'éthique et le poétique tout en faisant de l'hermétisme un instrument de la conscience de Soi dans l'existence.

Michel Peterson

* Le prix de ce volume n'est pas encore fixé.

PRAGA MAGICA
Angelo Maria Ripellino
Trad. de l'italien
par Jacques Michaut-Paternò
Plon, 1993, 431 p.; 50,95 \$

Déambulant dans les sombres ruelles de la capitale de la Bohême, où le tortueux le dispute au lugubre, voire au macabre, parcouru d'un léger frisson d'angoisse malgré tout presque joyeux, le voyageur a le loisir de se convaincre que la rationalité et la sérénité ne sont pas vertus pragoises. La topographie tumultueuse de Prague et son architecture foisonnante semblent avoir inspiré au très érudit universitaire italien Angelo Ripellino la structure de son «journal hétéroclite». Voudrait-on à tout prix classer l'œuvre, y trouver un ordre, quelque fil d'Ariane, que ce serait peine perdue:

«Mon évocation du monde pragois est un livre décousu, incohérent, morcelé, écrit dans l'incertitude et le chagrin, avec un désespoir et des repentirs continus, avec l'infini remords de ne pas tout connaître, de ne pas tout embrasser...». L'œuvre visionnaire d'Angelo Ripellino, publiée dans sa version originale en 1973, alors que «de lourdes bottes piétinent Prague, étranglent son imagination, son souffle», repose principalement sur la littérature (devrait-on dire les littératures?) pragoise (de Franz Kafka, bien sûr, et Bohumil Hrabal, en passant par Gustav Meyrink et Jaroslav Hasek), gisement combien abondant de récits fabuleux et horribles, de personnages dont on ne sait plus s'ils vécurent bel et bien ou n'existèrent jamais ailleurs que dans «l'imagination vltavine». L'histoire de la ville semble

moins réelle que les légendes qu'elle a engendrées, et les personnages mythiques plus présents que les êtres de chair et d'os. Qu'en est-il vraiment du nez d'or de Tycho Brahé et du cabinet de curiosités de Rodolphe II? Des alchimistes et du Golem? Des bourreaux et de ces excentriques merveilleux qu'on ne connaît probablement pas ailleurs qu'à Prague? «Si je cherche un autre mot pour exprimer le mystère, je ne trouve que le mot Prague.» Comme un célèbre prédécesseur, Angelo Ripellino a livré son âme à l'esprit démoniaque de la ville. Et l'on ne pourra plus désormais évoquer l'un sans penser à l'autre.

Catherine Sensal

**LE XXI^e SIÈCLE
SERA AMÉRICAIN**
Alfredo G.A. Valladão
La Découverte, 1993,
259 p.; 29,95 \$

Selon Alfredo Valladão, journaliste et spécialiste des questions stratégiques à l'Institut d'études politiques de Paris, l'Amérique est mieux placée que jamais, en raison de sa puissance militaire, économique et culturelle, pour assurer le leadership de la planète au cours du prochain siècle.

L'hypothèse de l'auteur repose sur l'analyse de la chute de l'Amérique républicaine et de sa transformation en un vaste «empire démocratique». L'avènement de cette «Amérique-monde» s'observe à travers d'importantes mutations culturelles: l'Amérique blanche et anglo-saxonne cède la place à un mélange de communautés humaines; apparaît, au détriment du protestantisme des premiers colons, un nouveau culte universel, le culte du président; triomphe enfin une culture-monde. La confiscation d'une bonne partie du pouvoir du Congrès et des partis politiques par la Maison Blanche et son président ainsi que la confirmation de Washington comme capitale politique mondiale marquent aussi la naissance de cet «empire démocratique». Enfin, toujours selon Alfredo Valladão, la maîtrise par les Américains des leviers du commerce international, des champs stratégiques (pétrole, capitaux, images), de l'informatique et des télécommunications témoignent de la construction de ce nouvel empire.

Les propos de l'auteur sont teintés d'un optimisme («réaliste», selon lui) et d'un certain idéalisme (même s'il prétend le contraire) qui provoquent un profond malaise chez le lecteur. Comment oublier, en effet, la crise économique qui frappe les États-Unis depuis le milieu des années 1970 et les stratégies de reprise néo-libérales qui se traduisent, entre autres, par la multiplication des emplois précaires, le déclin de la classe moyenne et la polarisation de la société entre riches et pauvres? Par ailleurs, la société civile ne demeure pas passive face à l'avènement de ce nouvel ordre mondial. Des forces — encore souterraines, il est vrai, mais réelles — s'opposent à cet ordre politico-économique. Et de dire que ces forces souterraines vont à contre-courant n'explique rien et relève d'un certain mépris de l'auteur à l'égard de la dynamique conflictuelle qui traverse les sociétés.

Mario Beauchemin

Nouveautés d'hier:

Sous la dir. de Richard Arena et Dominique Torre: **Keynes et les nouveaux keynésiens**

La crise économique du milieu des années 70 n'a pas été sans effet sur les économistes keynésiens, qui ne sont pas demeurés insensibles aux critiques formulées par les tenants du néolibéralisme. Dans cet ouvrage collectif (PUF, 1992), qui s'adresse nettement aux initiés, les auteurs nous convient justement à découvrir les visages contemporains du keynésianisme.

Dans l'introduction, Richard Arena et Dominique Torre nous présentent les quatre grands courants keynésiens et leurs caractéristiques dominantes. Les autres collaborateurs s'intéressent plus particulièrement aux liens entre la pensée de Keynes et celle de ses prédécesseurs, aux conséquences de la formule monétaire et du caractère séquentiel des décisions et aux insuffisances du monétarisme. Dans une dernière partie, les économistes proposent un bilan de l'apport de la «nouvelle économie keynésienne». ●

Mario Beauchemin

Amadou Hampâté Bâ: **Amkoullel, l'enfant peul**

Ah! le beau temps des colonies! Le mot *toubab* et encore moins *bwana* ne faisaient ni ciller ni rougir le maître étranger. Amkoullel, le jeune Hampâté Bâ, y est né au début de ce siècle dans ces colonies, y a fait ses classes. C'est aujourd'hui le Mali. Amadou Hampâté Bâ ne livrera que cette portion d'enfance, car il est mort en 1991: «En Afrique, quand un vieillard meurt, c'est une bibliothèque qui brûle». Ces mots sont de lui. Écrivain dans un univers de tradition orale, il était d'autant poussé à inscrire d'urgence la mémoire.

Écrit hanté de prudence. L'Africain lettré préférera le palabre au débat, à la dénonciation. Son émancipation est récente, fragile, incomplète. On est obligé de lire au-delà des mots. Ce qui reste scellé pourrait être pris en compte comme une injure. Le style un peu maniéré de l'écrivain, la recherche des mots, exorcisent ce qu'on pourrait prendre pour du primitif et qui n'est qu'aliénation et dénuelement. Amadou Hampâté Bâ ou Amkoullel aura-t-il ébauché une suite, celle de l'âge d'homme, à ces mémoires précieuses où l'on découvrirait la clef de sublimation et de nécessaire émancipation? Pour que l'ethnographie ne se résume pas à un regard auto-absolutoire. (Actes Sud, 1991). ●

Jean Lefebvre

Pierre Merlin: **Espoir pour l'Afrique noire**

Après cinquante années de vie et de travail en milieu africain, Pierre Merlin publiait en 1991 (Présence Africaine / A.C.C.T.) un essai, qui est un message exprimant, à propos de l'Afrique noire, de l'inquiétude, de la tristesse et de l'espoir. Pierre Merlin est bien documenté, il cite abondamment, et la formule adoptée est intéressante, chaque chapitre se terminant sur un résumé efficace. Toutefois, le contenu est très technique, et ceux qui s'attendaient à un exposé global de l'état de l'Afrique intertropicale (qui se situe entre les cinq pays de l'Afrique du Nord et ceux de l'Afrique du Sud) seront déçus que l'ouvrage traite beaucoup plus de problèmes agricoles que scolaires ou sociaux. Le livre a cependant le mérite d'évoquer, à travers certaines réalités concrètes de la

culture et de l'élevage, les coutumes des peuples, leurs cultes, les religions. Destiné sans doute plus particulièrement à des spécialistes en développement agricole, l'essai reste cependant intéressant sur plusieurs points pour ceux qui se soucient plus généralement du sort de l'Afrique noire, de ceux qui, comme Pierre Merlin, gardent espoir. ●

Martine Latulippe

Julien Green: **L'expatrié**

Robert de Saint-Jean et Luc Estang:

Julien Green
L'expatrié, (Seuil, 1990), tranche 1984-1990 du *Journal*, nous présente un Julien Green à la fraîcheur d'âme inaltérée malgré sa grande vieillesse. Alors que, dans ses romans, ses héros explorent leur réalité intérieure, l'auteur tourne ici son dernier regard vers l'extérieur. Ce qu'il vit et les personnages de son entourage sont décrits tout autant que les grands événements qui marquent cette fin de siècle: les famines, les guerres, le sida. S'il évoque des souvenirs, ils rappellent indifféremment des écrivains célèbres ou d'obscurités connues. Comme s'il avait fait le point sur sa vie.

Le *Julien Green* de Robert de Saint-Jean et Luc Estang dans la collection «Écrivains de toujours» (Seuil, 1990) est une édition revue et augmentée qui présente les œuvres de Green en ordre chronologique, avec beaucoup d'extraits bien choisis. Les romans, nouvelles et pièces de théâtre sont toutefois moins analysés que résumés. C'est peut-être le seul défaut de ce petit livre aux dessins, photos et renseignements biographiques fort précieux. ●

Nicole Côté

Franz-Olivier Giesbert: **Le Président**

Il y a de la méchanceté opiniâtre dans ce livre qu'on parcourt comme un thriller. Franz-Olivier Giesbert s'acharne à démolir la légende mitterrandienne et l'image si patiemment construite de monarque républicain qu'est devenu selon lui le locataire de l'Élysée. Il s'emploie à cette besogne de salissage systématique en usant de procédés subtils qui frisent l'imposture: prétendre s'appuyer sur les faits pour mieux les travestir, sélectionner les témoignages, tronquer les citations ou les sortir de leur contexte, etc. François Mitterrand

n'est pas un ange, et c'est tant mieux, mais Franz-Olivier Giesbert est un diabolin dépité, souvent ridicule et finalement pitoyable. Il est des hommes qui, au contact des grands, rapetissent. Certes, Franz-Olivier Giesbert ne fait pas œuvre d'historien, mais encore moins de journaliste. Dissimulé sous les accoutrements du compte-rendu objectif, son livre (Seuil, 1990) est un pamphlet. À lire comme un roman, en prenant date pour consulter un jour des travaux plus sérieux. ●

Jean Carette

Juvénal: **La décadence**

Relire Juvénal sous la plume d'Alain Golomb (Arléa, 1990) est une découverte étonnante. Voici un Juvénal qui vitupère comme à l'accoutumée, mais dans une langue résolument moderne, quotidienne, argotique à l'occasion. Cette transposition de *Satires* dans notre actualité demande un interprète audacieux et aussi beaucoup de talent. Le venin que Juvénal lance tous azimuts sur la société de son temps prend des allures actuelles du fait aussi que les bêtises, malversations, tromperies et autres vilénies qu'il vilipende s'inscrivent très bien dans les mœurs de notre temps. ●

Blanche Beaulieu

Jean-Paul Sartre / Benny Lévy: **L'espoir maintenant**

Dans les entretiens qui forment *L'espoir maintenant* (Verdier, 1991), d'abord parus dans *Le Nouvel Observateur* en 1980, Sartre confie à Benny Lévy sa croyance en une eschatologie morale à laquelle nous parviendrions au terme d'un long processus historique. Sartre repense ici l'être-pour-autrui sur la base de «la dépendance de chaque individu par rapport à tous les individus» et déplace la notion dans une perspective morale de la fraternité en s'inspirant du messianisme juïque. C'est un nouveau sens de l'histoire, loin de la finalité marxiste ou capitaliste, que nous propose Sartre. Témoignage séduisant, émouvant, si l'on considère que ce sont ses derniers mots et qu'il couvait encore, à l'aube de sa mort, un espoir existentiel. Ces entretiens sont bien commentés par Benny Lévy. ●

François Ouellet

**POUR UNE PSYCHIATRIE
DE L'ELLIPSE
LES AVENTURES DU SUJET
EN CRÉATION**

Ivan Darrault-Harris
et Jean-Pierre Klein
Presses Universitaires
de France, 1993,
278 p.; 55,20 \$

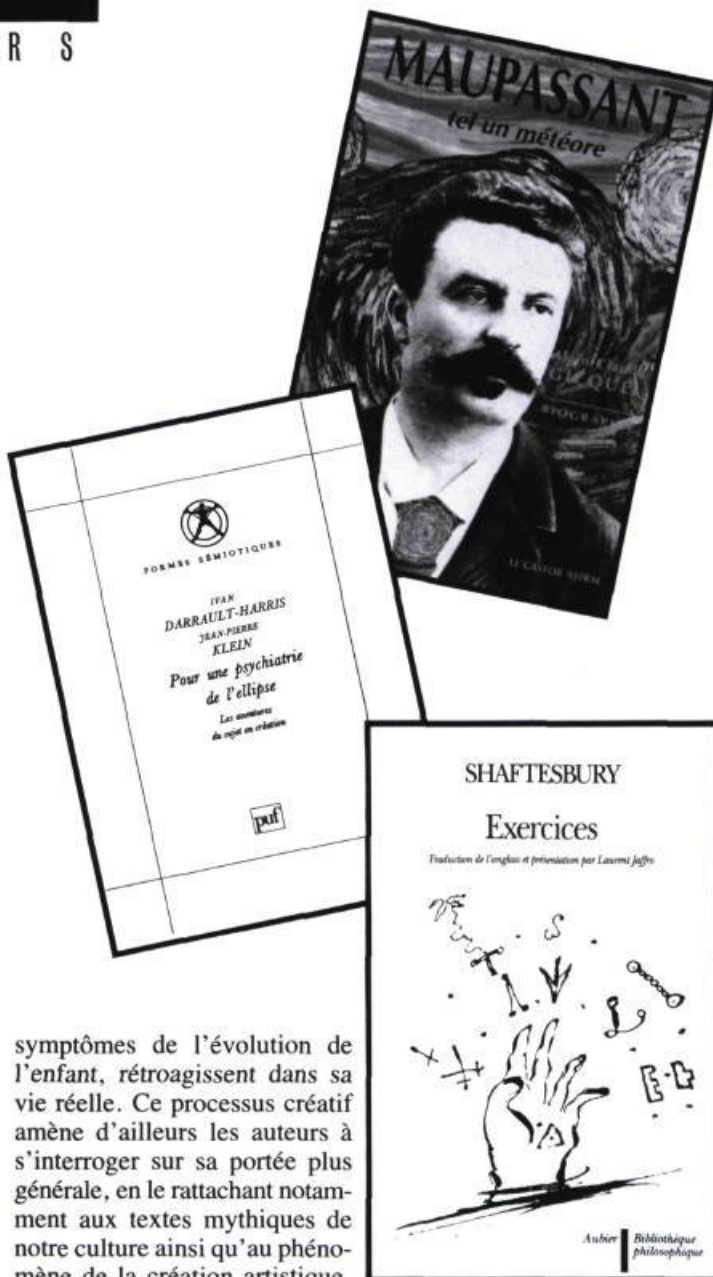
Le titre et le sous-titre de cet essai, remarquable à plus d'un égard, illustrent bien les deux directions de son propos. Le titre en signale tout d'abord la perspective scientifique: l'élaboration / expérimentation d'une *psychosémiotique*. Cette élaboration s'appuie sur un métalangage qui s'adresse davantage à un public initié à la psychiatrie et à la sémiotique et pourrait en rebuter plusieurs. Mais il en va tout autrement des descriptions de thérapies qui alimentent et illustrent la théorie, et qui occupent la plus grande part du texte. Sans rien sacrifier à la rigueur commandée par un tel travail, les analyses des processus de guérison d'enfants en souffrance font entrer le lecteur dans un monde fascinant. Dans ces véritables récits épiques, les enfants s'apparentent aux héros de nos tragédies classiques: ils doivent assumer une destinée morbide pour devenir les sujets de leur propre développement. La tragédie devient alors un conte, où l'enfant apprend à maîtriser ses contradictions intimes et ultimement ses relations avec le monde extérieur. Ces comparaisons littéraires sont à prendre au sérieux, puisque la thérapie apparaît dans ce livre à travers un processus de création. Pour les auteurs, le problème de l'enfant est un état complexe figé de résistances et de symptômes qu'il s'agit de remettre en marche par le recours à une activité imaginaire formellement décrochée du traumatisme. Par un incessant va-et-vient de l'imaginaire au réel, du lieu thérapeutique à l'espace du quotidien, l'enfant finit par projeter sa quête dans ses créations, créations dont les transformations,

symptômes de l'évolution de l'enfant, rétroagissent dans sa vie réelle. Ce processus créatif amène d'ailleurs les auteurs à s'interroger sur sa portée plus générale, en le rattachant notamment aux textes mythiques de notre culture ainsi qu'au phénomène de la création artistique. En définitive, leur parti pris est clair: «Toute thérapie sera création ou ne sera pas».

Richard Duchaine

**EXERCICES
Shaftesbury
Trad. de l'anglais
par Laurent Jaffro
Aubier, 1993, 480 p.; 93 \$**

Arraché aux limbes de l'histoire en 1990 par l'édition incomplète et fautive qu'en fit Benjamin Rand, ces *Exercices*, que Shaftesbury ne destina jamais à la publication, nous parviennent enfin, trois siècles après leur rédaction, en traduction française dans une édition intégrale et conforme. On connaît Shaftesbury comme le premier philosophe du «*moral sense*», cette faculté propre à l'être humain qui permet, sans intervention divine, le discernement du bien et du mal. Cette forme de déisme,



qui annonce les Lumières, se conjugue ici avec l'intériorisation d'une éthique téléologique de la nature dont s'inspirèrent, par-delà Rousseau, les Romantiques allemands. S'opposant à la fois à l'éthique égoïste de Hobbes et à l'utilitarisme de Locke, Shaftesbury défend en effet une éthique de la bienveillance où la bonne action, loin d'être motivée par quelque avantage personnel, trouve sa récompense en elle-même tout en promouvant le bien commun: l'élan désintéressé vers autrui s'achève ultimement dans l'équanimité à l'égard du cours du monde, du tout. C'est ce stoïcisme, peu développé dans les œuvres publiées du vivant de l'auteur, qui prend toute sa dimension dans les *Exercices*, sorte d'antichambre où se prépare, s'élabore en privé ce qui sera ensuite introduit dans le monde. Renouant avec la tradi-

tion des hypomnēmata à laquelle s'intéressa tant Michel Foucault, le philosophe s'entretient ici avec lui-même, met en scène un dialogue où le *je*, tel un démon, apostrophe familièrement le *tu*, lui demande des comptes, l'oblige à s'expliquer, à se rappeler à soi-même dans l'ascèse, à «suivre la nature», bref, à apprendre l'art de vivre.

Laurent Jaffro a fait un travail d'édition scrupuleux; la présentation situe l'œuvre en son contexte biographique et historique, les notes sont utiles et concises; la traduction, enfin, dans un français naturel et élégant, se laisse oublier. Je soulignerai toutefois que l'emploi pour caractériser ces *Exercices* de l'expression «rétorique de soi», qui sous-entend que l'artifice est essentiel à la réflexivité, me semble peu heureuse puisque équivoque. Lors même qu'il entrevoit à l'occasion, de fait, le dialogue de l'âme comme une *rétorique véritable*, Shaftesbury emploie volontiers le terme de façon péjorative partout ailleurs: la *rétorique*, comme tout art, a sa fin en dehors d'elle-même, alors qu'il s'agit plutôt ici de réalisation de soi, dans et par le dialogue. À l'aurore des Lumières, l'œuvre de Shaftesbury tend la main aux Anciens.

François Dugré

**MAUPASSANT
TEL UN MÉTÉORE
Alain-Claude Gicquel
Le Castor Astral, 1993,
266 p.; 24,95 \$**

**DE TUNIS À KAIROUAN
Guy de Maupassant
Complexe, 1993,
94 p.; 16,95 \$**

Si la vie est un roman, celle de Maupassant le fut à plus d'un titre. Alain-Claude Gicquel en donne une chronique à la fois minutieuse et enlevée, faisant un peu de lumière sur un personnage, que ses œuvres et sa fin tragique ont contribué à entourer de mystère.

Guy de Maupassant n'a que seize ans lorsqu'un certain Powell, ami de l'écrivain anglais Swinburne, lui fait cadeau d'une main momifiée, qu'il conservera toute sa vie. Cet objet fétiche inspirera son premier texte publié: «La main d'écorché», de même qu'un autre conte fantastique intitulé «La main». Protégé et guidé par Gustave Flaubert, encouragé par Émile Zola,

comptant parmi ses amis Alphonse Daudet, Joris-Karl Huysmans, Octave Mirbeau, José Maria de Heredia, Yvan Tourgueniev et (pour un temps) Edmond de Goncourt, Maupassant n'en trouve pas moins dure la route vers la célébrité. Malgré un emploi de fonctionnaire qui l'accapare pendant les six premières années de sa carrière, malgré la maladie — la syphilis l'emporte en 1893, à quarante-deux ans — il produit une œuvre considérable. De 1874 à 1890, il publie des dizaines de chroniques, plus de trois cents contes et nouvelles et six romans, tout entier à son œuvre, à travers excentricités et frasques amoureuses; Alain-Claude Gicquel nous le dépeint habile dans ses rapports avec les éditeurs, combattant la maladie qui le ronge sans jamais en accepter l'ultime condamnation.

De Tunis à Kairouan, contient quatre textes publiés d'abord dans des revues puis ailleurs dans son œuvre. On y trouve, le cynisme de ses fictions en moins, le regard pénétrant de l'écrivain pour tout ce qui l'entoure. Inspirés de son propre environnement culturel, les textes révèlent un Maupassant qui s'adonne, non sans élégance, à une sorte d'ethnologie spontanée. De cette recherche, l'esprit ne saurait être mieux résumé que par l'auteur, lorsqu'il compare sa démarche à celle de Flaubert qui disait: «On peut se figurer le désert, les pyramides, les Sphinx, avant de les avoir vus; mais ce qu'on ne s'imagine point, c'est la tête d'un barbier turc accroupi devant sa porte»; Maupassant rétorque: «Ne serait-il pas encore plus curieux de connaître ce qui se passe dans cette tête?».

Gérald Baril

SUR L'EAU! CANNES, SAINT-RAPHAEL, SAINT-TROPEZ
Guy de Maupassant
Complexe, 1993,
137 p.; 16,95 \$

Il ne faut surtout pas croire l'auteur qui écrit en guise d'avertissement: «Ce journal ne contient aucune histoire et aucune aventure intéressante». Paru en 1888, il serait le condensé de deux voyages de Guy de Maupassant sur la côte méditerranéenne. Ici, le nouvelliste et le romancier laissent la place au philosophe qui observe, scrute,

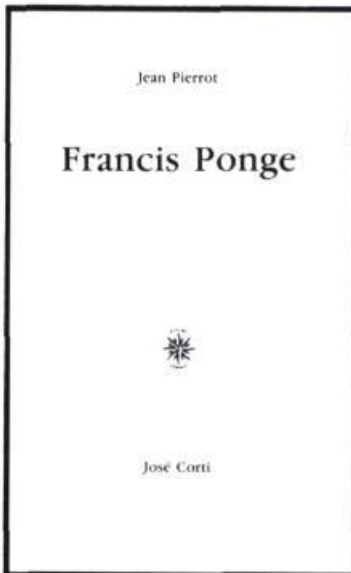
analyse ses contemporains. Il en résulte une critique sociale acérée des mœurs bourgeoises et paysannes de la fin du XIX^e siècle en France. Mais Guy de Maupassant, s'il nous livre des anecdotes à l'occasion — à propos de l'emplacement par exemple de la sépulture de Paganini —, se préoccupe aussi des souffrances physiques et morales des humains. Ainsi voit-il déjà la côte méditerranéenne, qu'il décrit scrupuleusement au fil des jours de navigation, comme un lieu privilégié pour guérir le mal du siècle, la tuberculose... et recevoir de riches vacanciers. Au hasard des manœuvres de navigation et des ports d'attache, l'auteur laisse vagabonder son esprit et, habilement, à travers diverses observations, amorce des réflexions d'une grande pertinence.

Lise Lemieux

FRANCIS PONGE
Jean Pierrot
José Corti, 1993,
510 p.; 57,95 \$

Faire un poème, parler, c'est déjà taire l'objet, c'est-à-dire le néantiser, avant de lui redonner dans et par le verbe la parole, c'est-à-dire l'être. Mot, la chose à dire devenue chose dite ne garde plus qu'une apparence sans consistance de la chose, elle marque autant un sens qu'une absence. Car ce qui est dit d'elle n'est jamais qu'elle, toujours il y a: moi. C'est pourquoi, pas plus qu'une cuillère n'épuise la mer, aucune encyclopédie n'épuisera jamais cette chose, ce peu, ce *res*. Si, selon Francis Ponge, **Le parti pris des choses** est un compte rendu des choses, il faut donc avouer que le compte n'y est pas, qu'il ne peut y être.

Ce qui est extraordinaire de la revue critique de Jean Pierrot, c'est justement de faire ressortir cela, l'impossibilité radicale d'une synonymie de l'objet et du nom. Là où Jean-Paul Sartre avait cru voir une phénoménologie, quelque poésie de l'existentialisme, Jean Pierrot découvre dans l'œuvre de Francis Ponge une cosmologie, une psychologie et un style — bref, rien moins qu'un homme. Son **Francis Ponge** est une mise à jour de l'objet naturalisé mot. Francis Ponge fait de la poésie comme un enfant fait sur le plancher. Cependant, cette écriture scatologique n'est pas plus l'homme



que ce qu'il mange. C'est un résultat. Le tour de force de Jean Pierrot fut ni plus ni moins de tirer conséquence de cela et d'en faire acte: de nous faire voir l'achèvement de l'objet dans la germination à la fois humaine et littéraire de l'œuvre, et de vouloir tenir jusqu'au bout ce pari. Pari tenu.

Jean-Philippe Warren

Friedrich Nietzsche: Dernières lettres

Au cours des années 1887-1889, Friedrich Nietzsche est un homme de plus en plus solitaire, errant de lieu en lieu (Sils-Maria, Nice, Turin). Or, ces déplacements provoquent chez lui une profonde mutation de sa réflexion philosophique. En effet, Nietzsche voyageur réfléchit sur son passé, sa culture, ses écrits et en arrive à une redéfinition des valeurs essentielles à la mise au monde d'une culture vivante; culture opposée, en fait, à la culture allemande de l'époque, au nationalisme outrancier et à l'antisémitisme régnant. Car Nietzsche déteste l'Allemagne et les Allemands qu'il considère responsables des «malheurs de la civilisation». À cet égard, le nationalisme militariste de Bismarck horripile Nietzsche, alors que se pose d'urgence la «question des valeurs», fondement d'un nouvel ordre du monde (Chez Rivages, 1989; trad. par Catherine Perret). ●

Gilles Côté

Nouveautés d'hier:

Oreste Saint-Drôme:
Comment se débarrasser de ses parents... sans crime ni châtiment

L'auteur du célèbre **Comment choisir son psychanalyste** revient à la charge avec un livre (La Découverte, 1992) au titre alléchant mais au contenu décevant. N'espérez surtout pas trouver comment éloigner une mère hyper-protectrice ou un père dominateur (ou vice versa), c'est peine perdue! L'auteur s'en est tenu aux énoncés faciles sans s'attaquer à la difficulté de l'analyse. Après avoir décrit des stéréotypes de parents, il s'attarde, dans la seconde partie, à un jeu de huit familles, présentant les mélanges possibles entre les différents modèles parentaux dessinés plus tôt. Le dernier chapitre, «Comment en finir avec ses parents», ne renferme pas les *trucs pratiques* auxquels on pouvait s'attendre. Oreste Saint-Drôme, sans doute pris au dépourvu, y suggère plutôt l'acquisition de son *premier livre* dans l'éventuelle possibilité qu'un lecteur entreprenne une thérapie! ●

Patrice Larivée

Jacques Rupnik:
L'autre Europe, crise et fin du communisme

Le livre de Jacques Rupnik (Odile Jacob, 1990) invite à une réflexion particulièrement intéressante. À travers l'histoire du XX^e siècle, il met au jour la lente préparation des pays concernés à l'acceptation passive du communisme. Puis il démonte la réalité concrète d'un régime instauré au nom d'une idéologie qui devient légitimation du pouvoir répressif de «l'État-parti». Enfin, c'est l'effondrement progressif du système politique, déclenché en Hongrie en 1956, à Prague en 1968, en Pologne en 1980, dans des contextes économiques, sociaux et culturels différents. L'aboutissement simultané des démarches a facilité la prise d'indépendance par rapport au communisme soviétique. L'analyse approfondie que fait l'auteur du totalitarisme est à souligner. L'avenir pose encore beaucoup de questions; les pays de l'Est sont en période de transition, mais vers quoi et avec quels moyens? L'essai donne tous les éléments d'une prise de conscience et permettra une meilleure lecture des événements à venir. ●

Monique Grégoire